

ferme et la méthode pour le réciter avec fruit; il en prescrivait la récitation quotidienne, comme un des plus grands secrets révélés par le Ciel pour faire avancer les âmes dans la perfection, et voyait dans cette pratique pieusement et fidèlement observée la sauvegarde de la foi et des mœurs.

Combien il avait raison d'en juger ainsi, les événements le prouvèrent, quatre-vingts ans plus tard, quand la Révolution voulut imposer son impiété à nos religieuses populations de l'ouest, et à celles de la Vendée en particulier. La dévotion du Rosaire s'y était transmise de père en fils. De ces pauvres chaumières vendéennes où, à côté du crucifix et de l'humble statuette de Marie, on voyait collée à la muraille enfumée l'image du saint missionnaire, sortit alors toute une légion de héros et de martyrs, qui, le chapelet à la main et le sacré Cœur sur la poitrine, marchèrent intrépidement au combat, pour la défense de l'autel et du foyer. Or ces soldats du sacré Cœur, qu'on ne l'oublie pas, étaient les fils des chevaliers du saint Rosaire formés à l'école de Montfort.

CHAPITRE IX

Mission de Montbernage; Notre-Dame des Cœurs. — Mission du Calvaire; incident qui la termine. — Mission de Saint-Saturnin; réparation solennelle au jardin des quatre figures; prophétie; M^{me} d'Armagnac; le frère Mathurin, sa vocation. — Retraite aux religieuses de Sainte-Catherine. — Montfort est interdit. — Son pèlerinage à Lorette et à Rome; audience de Clément XI. — Son retour; il est chassé de Poitiers.

(1704-1706)

C'est à Montbernage que Montfort ouvrit, dans Poitiers, sa première mission. Montbernage est un faubourg habité par une population ouvrière, situé au delà du Clain, et dépendant de la paroisse de Sainte-Radegonde. A cette époque, il était réputé l'un des plus mauvais quartiers et regardé comme la sentine de la ville. Ignorance, blasphème, ivrognerie, libertinage, tous les vices y pullulaient.

Le saint missionnaire, dit Clorivière, parut dans ce milieu comme un homme puissant en œuvre et en parole, comme un nouveau Jean-Baptiste, sorti du désert pour prêcher la pénitence. Toute la population accourut à ses instructions, et se sentit bientôt profon-

dément remuée, convertie et changée par son éloquence extraordinaire. La moisson d'âmes fut abondante, et le laborieux moissonneur en fut comblé de joie.

Mais comment assurera-t-il de si heureux résultats? A qui, sinon à Marie, refuge des pauvres pécheurs, confiera-t-il la garde de tous ces cœurs reconquis à l'amour de Notre-Seigneur? Les grouper de temps en temps sous son égide maternelle, les attacher, pour ainsi dire, à elle par la douce chaîne de son *rosaire*, telle fut la première pensée de Montfort. Et, pour la réaliser, il entreprit de dédier, au centre même du faubourg, une chapelle à Marie *reine des cœurs*. Une grange, appelée alors *la Bergerie*, fut achetée et appropriée pour recevoir le troupeau qu'il confiait à la garde de la divine Bergère. Il offrit lui-même la statue dont fut orné le nouveau sanctuaire¹.

La mission qu'il commença peu de temps après dans l'église des religieuses du Calvaire ne fut pas moins suivie ni moins féconde en grâces de conversion. Un incident survenu la veille de la clôture faillit cependant tout compromettre. Cet incident demande à être raconté avec quelques détails.

Dans le cours de ses instructions, l'ardent missionnaire s'était tout particulièrement élevé avec force contre les mauvais livres, livres impies et immoraux, et contre les tableaux scandaleux offensant également la religion

¹ Jusqu'à la Révolution les habitants de Monthernage restèrent fidèles à la *dévotion du Rosaire* établie par Montfort dans leur chapelle. Cette chapelle, agrandie en 1834, est devenue église paroissiale sous le vocable de l'*Immaculée-Conception de la sainte Vierge*. On y conserve encore la statue intronisée jadis par le saint missionnaire; elle a traversé sans dommage la tempête des mauvais jours, et est toujours honorée sous son beau titre de *Reine des cœurs*.

ou les mœurs. Aussi bon nombre de personnes, frappées de ses exhortations, s'étaient-elles empressées de lui remettre entre les mains une énorme quantité de ces infâmes productions. Plus de cinq cents volumes et autant de tableaux ou gravures furent ainsi apportés au prédicateur.

L'occasion était belle d'en faire un immense autodafé, en les brûlant sans merci. Suivant en cela l'exemple de l'apôtre saint Paul à Éphèse¹, Montfort résolut donc d'en faire un immense bûcher, sur la place voisine de l'église, et d'y mettre le feu publiquement, afin de mieux inspirer ainsi l'horreur des mauvaises lectures. Sur les cendres de toutes ces œuvres infâmes il devait planter une croix, comme gage de la victoire de Jésus-Christ sur l'enfer.

Or, pendant le sermon qui précéda l'exécution de ce projet, des esprits railleurs et malintentionnés outrepassèrent les ordres et les intentions du missionnaire, en hissant au-dessus du bûcher une figure étrange qu'ils rendirent encore plus ridicule en y attachant des bouddins et des saucisses en guise de pendants d'oreilles. Puis ils répandirent dans toute la ville le bruit que Montfort allait faire brûler le diable, représenté par l'effigie dont nous venons de parler².

Cette mauvaise farce était-elle le fait de jansénistes ou de calvinistes haineux, vexés des prodigieux succès obte-

¹ Act. XIX, 19.

² Le célèbre dominicain Savonarole fit jadis une exécution semblable dans la ville de Florence, et il avait fait surmonter de la figure grimaçante du carnaval le *capannucio* chargé de tous les *anathèmes*, c'est-à-dire tous les objets immoraux, livres, tableaux, parures, etc..., auquel il vint mettre le feu. (Audin, *Études sur la Réforme*; Léon X, t. I^{er}, 169-171.) Ne faudrait-il point voir dans le fait de Poitiers une réminiscence et une imitation de celui de Florence?

nus par le saint prêtre? On le croit généralement. Toujours est-il que Satan et ses suppôts y trouvèrent leur compte et en profitèrent pour exciter contre lui un commencement d'émeute.

Trop prompt à s'en rapporter au récit exagéré de l'affaire, qui lui fut transmis par l'un des prêtres collaborateurs de Montfort, un grand vicaire de M^{gr} l'évêque de Poitiers, M. de Villeroi, crut, dans l'absence du prélat, qu'il était de son devoir d'intervenir, pour interdire la manifestation projetée. Sans prendre de plus amples informations, il vient donc en toute hâte à l'église du Calvaire et impose silence au prédicateur, dans les termes les plus blessants et les plus propres à l'humilier et le mortifier.

Jamais correction ne fut mieux reçue. Montfort se mit à genoux pour l'entendre, et descendit aussitôt de chaire, sans ouvrir la bouche pour se disculper.

Après le départ du grand vicaire, il se contenta de dire à ses nombreux auditeurs, témoins étonnés et indignés de cette grande humiliation, mais plus encore édifés de sa vertu : *Mes frères, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église ; Dieu ne l'a pas voulu ; nos supérieurs s'y opposent ; plantons-la dans nos cœurs : elle y sera mieux que partout ailleurs.* Puis, selon sa coutume, il termina l'exercice par la récitation du rosaire.

Naturellement l'exécution n'eut pas lieu. Une foule d'écoliers et de libertins pillèrent les livres et les tableaux amoncelés sur la place et les emportèrent en poussant des cris sauvages. L'enfer triomphait.

Après une telle scène, tous les fruits de la mission n'étaient-ils pas humainement perdus? Montfort le crai-

gnit beaucoup, et il passa la nuit suivante en prières pour détourner ce malheur. Heureusement il n'en fut rien. La clôture de la mission, qui avait lieu le lendemain, se fit de la manière la plus édifiante.

Dieu, qui se plaît à glorifier les humbles, permit qu'elle fût même l'occasion d'un véritable triomphe pour le saint missionnaire. Un autre grand vicaire de M^{gr} de Poitiers, M. Révol, le loua et l'exalta publiquement, dans cette circonstance, autant et plus que ne l'avait méprisé et abaissé, la veille, M. de Villeroi. A ces éloges Montfort répondit par des paroles tout empreintes de la plus profonde humilité, paroles qu'il faut citer, parce qu'elles nous révèlent trop bien le fond de sa belle âme.

Je vous demande pardon, mes chers frères, dit-il, du scandale que je vous donnai hier, sans doute par ma faute, quoiqu'on ait mal informé nos supérieurs. Ce qui me cause un regret sensible, c'est que tant de mauvais livres et de tableaux obscènes aient été répandus dans le public. Hélas ! que ne m'a-t-on plutôt ôté la vie ; car ces instruments de péché vont produire une infinité de scandales dans le monde ! Si je pouvais les racheter par l'effusion de tout mon sang, je le répandrais de tout mon cœur jusqu'à la dernière goutte, pour effacer ces livres et ces peintures.

L'influence du missionnaire sur les populations ne fut en rien diminuée par les épreuves qu'il venait de traverser ; car le bon sens populaire savait lui rendre justice et lui tenir compte, en toutes choses, de la parfaite droiture de ses intentions. Les fruits de ses prédications n'en furent même que plus abondants, en vertu de cette loi du progrès spirituel, énoncée sous forme de

parabole par Notre-Seigneur, qui veut que le grain de froment soit jeté en terre et qu'il y meure pour germer et fructifier au centuple.

La mission de Saint-Saturnin, que Montfort prêcha après celle du Calvaire, confirma cette vérité.

Là encore, le zélé missionnaire s'arma d'une sainte audace pour remédier à de graves abus dont un endroit du faubourg était le théâtre.

Un jardin, appelé le *Jardin des quatre figures* à cause de quatre statues colossales qui le décoraient, était le rendez-vous de tout ce que la ville renfermait de gens désœuvrés et de mœurs dissolues. Montfort commença par expier sur lui-même, en redoublant ses mortifications, les outrages dont son divin Maître était abreuvé en ce lieu. Ce fut comme son Gethsémani. Chaque soir, quand il avait terminé les exercices de sa mission, il s'y retirait, à l'exemple de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et là, prosterné contre terre, repassant dans l'amertume de son âme les iniquités sans nombre qui avaient souillé cette solitude, il s'efforçait de la purifier par la ferveur de sa prière, l'abondance de ses larmes et le sang qu'il répandait, victime volontaire, sous les coups d'une cruelle flagellation.

Mais il ne se contenta pas de cette expiation privée et personnelle; il voulut y faire participer ceux-là mêmes qui souvent avaient été les auteurs ou tout au moins les fauteurs de ces désordres. Cette réparation se fit par une procession solennelle, le 6 février 1706, et réussit au gré de ses désirs.

Dans le discours ému qu'il prononça dans la circonstance, Montfort, éclairé d'une lumière d'en haut, prophétisa qu'un jour ce lieu de scandales et de péché

deviendrait un lieu de prières, qui serait desservi par des religieuses. Moins de cinquante ans après, en l'année 1746, la prophétie de l'homme de Dieu était accomplie.

C'est dans ce même emplacement que s'élève aujourd'hui l'*hospice des incurables*, dont la direction est confiée aux Filles de la Sagesse¹.

M. de Clorivière raconte, de la même époque, un trait remarquable témoignant à la fois de la sainteté et du don prophétique du serviteur de Dieu.

« Vers ce même temps, dit-il, M^{me} d'Armagnac, femme du gouverneur et lieutenant du roi à Poitiers, était à la dernière extrémité et abandonnée des méde-

¹ Le Bienheureux manifesta bien d'autres fois le don de prophétie dont Dieu le favorisa, notamment pendant une mission qu'il aurait prêchée, vers le même temps, à Bressuire. Les *Mémoires* de M^{re} Brumauld de Beauregard, évêque d'Orléans, ancien grand vicaire de Luçon, renferment, à ce propos, un témoignage du plus haut intérêt qui mérite de trouver place ici.

« A la cérémonie de la plantation de croix qui clôtura la mission, d'après ce témoignage, M. Montfort dit à l'assemblée : « Mes frères, retenez bien mes paroles. Un jour, Dieu, pour punir les méchants, enverra dans ces quartiers une terrible guerre; le sang sera versé sur la terre, et les hommes se tueront les uns les autres; tout le pays sera renversé. *Cela arrivera quand ma croix sera pleine de mousse*. Retenez-le donc bien... Mais alors, mon tombeau sera élevé de terre. *Cependant cette guerre ne passera pas ma croix; elle finira là... Tout le pays sur ma droite* (il montrait la Vendée) *sera le lieu de cette terrible guerre; mais, sur ma gauche, il n'y aura pas de guerre...* »

L'événement a parfaitement vérifié la prédiction. La croix de Montfort couverte de mousse, et comme miraculeusement conservée, a vu la Révolution se déchaîner et s'abattre sur le *bas Poitou*, une partie du *haut Poitou* et de l'*Anjou*, mais sans dépasser cette limite. On sait, en effet, que l'extrême limite de la *Vendée militaire*, à l'est, est marquée par le Thouet, et qu'en dehors de Thouars, d'où les Vendéens délogèrent les républicains, le 5 mai 1793, la lutte de nos *géants* chrétiens et royalistes ne s'est guère étendue au delà de Bressuire.

« En ce qui concerne le tombeau du saint missionnaire, ajoute M^{re} de Beauregard, on constate qu'il avait été élevé de terre, en manière d'autel, une quarantaine d'années auparavant. »

(*Mémoires* de M^{re} Brumauld de Beauregard, t. II, 168, 169.)

cins. Le P. de la Tour, confesseur de Montfort, le pria de vouloir bien dire la messe pour elle. Après sa messe celui-ci vint annoncer que cette dame recouvrerait la santé; et le Père, qui connaissait à fond la simplicité de son cœur et la bonté de son esprit, l'ayant chargé d'être lui-même le porteur de cette nouvelle, il obéit à l'instant, entra dans la chambre de la malade et lui dit ces paroles : *Madame, vous ne mourrez pas de cette maladie; Dieu veut vous laisser sur la terre et prolonger vos jours, pour continuer vos charités aux pauvres.* Depuis ce moment, la malade commença à se mieux porter, et a vécu douze ans encore¹. »

Une autre preuve des vues surnaturelles et prophétiques du Bienheureux missionnaire est la vocation extraordinaire du *frère Mathurin*.

En lisant ce fait rapporté d'une manière à peu près identique par tous les historiens, on le croirait volontiers emprunté au livre de l'Évangile, tant il rappelle la vocation des apôtres. Ce fut, aussi bien, un apôtre à sa manière, que ce pieux jeune homme de la paroisse de Bouillé (Deux-Sèvres), venu à Poitiers avec l'intention de se faire capucin.

Il était entré, conduit par la Providence, dans l'église des *Pénitentes*, pour y faire ses dévotions. Montfort confessait au même moment dans cette église; il est frappé de sa piété extraordinaire; il l'aborde, et, après s'être enquis du but de son voyage, lui adresse cette simple parole du divin Maître : *Suivez-moi !*

Le jeune homme obéit sur-le-champ, sans la moindre

¹ Après la mort de Montfort, M. d'Armagnac déposa de ce fait, avec serment, en présence des notaires royaux et apostoliques, le 28 novembre 1718.

observation. A dater de ce jour, il s'attacha au saint missionnaire pour l'aider dans son apostolat et ne plus se séparer de lui. Sous le nom de *frère Mathurin*, pendant plus d'un demi-siècle, on le vit, à la suite de l'homme de Dieu et des continuateurs de son œuvre, déployer un zèle admirable pendant les missions, faisant le catéchisme aux enfants, chantant des cantiques, organisant les différentes cérémonies avec une aptitude et un dévouement sans pareils.

Saluons, dans cet humble coadjuteur de Montfort, le premier frère de la *communauté du Saint-Esprit*, la souche de cet arbre aux salutaires ombrages, qui se ramifia plus tard en *deux branches*, dont l'une, plus forte et plus vigoureuse, connue aujourd'hui sous le nom d'*Institut des Frères de Saint-Gabriel*, abrite un grand nombre d'*oiseaux du ciel*, et réalise si bien la pensée du Bienheureux, relativement à l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse¹.

Cependant Montfort poursuivait le cours de ses missions dans Poitiers avec un succès toujours croissant : la foule s'attachait à ses pas, comme jadis à ceux du divin Maître; elle subissait l'ascendant dominateur de sa parole, non moins que le charme de sa vertu, et semblait vouloir lui rendre en admiration, en docilité, en attachement, quelque chose de ce dévouement tout apostolique qu'il lui témoignait en toutes rencontres.

Mais il se rencontra alors, comme du temps de Notre-Seigneur, des pharisiens ombrageux et jaloux, pour trouver mauvais que la foule courût après lui, pour

¹ Le frère Mathurin mourut en prédestiné, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, en l'année 1759.

incriminer son zèle et chercher une occasion de le prendre en défaut. Cette occasion était déjà trouvée; restait à infliger au prétendu coupable le châtement de ce qu'ils appelaient ses excès, ses excentricités.

La mission de Saint-Saturnin terminée, l'infatigable ouvrier avait commencé les exercices d'une retraite chez les religieuses de Sainte-Catherine, lorsqu'on lui notifia un interdit de la part de l'évêque, avec l'injonction de sortir au plus tôt du diocèse de Poitiers. C'était une suite des événements qui s'étaient passés à la mission du Calvaire. Personne ne s'y méprit : M. de Villeroy et les jansénistes, ses amis, avaient provoqué cette mesure violente et injustifiable.

Sous ce coup inattendu, Montfort n'essaya nullement de se réhabiliter aux yeux de l'évêque circonvenu, ce qui lui eût été facile. Accoutumé à voir la volonté de Dieu dans les décisions de ses supérieurs, aussi bien que dans les injustes persécutions de ses ennemis, il embrassa cette nouvelle croix avec le même amour que les autres, avec le même silence humble et résigné.

Ne pouvant plus continuer ses missions, à cause de l'interdit qui le frappait, il prit alors le parti d'aller à Rome soumettre sa personne, sa conduite, son enseignement, sa méthode d'évangélisation et ses œuvres au Vicaire de Jésus-Christ, résolu de se mettre entièrement à sa disposition, soit pour une mission en pays infidèle, soit pour continuer, d'après sa direction et ses conseils, celle qu'il avait commencée dans sa propre patrie.

A l'exemple d'un grand nombre de nos saints français, le serviteur de Dieu alla à Rome d'instinct, comme la pierre à son centre, comme le fils à sa mère, comme le vaisseau fatigué par la tempête cherche le port.

Toutefois il ne voulut pas partir pour ce lointain voyage sans adresser, au moins par écrit, puisqu'il lui était défendu de faire entendre sa voix en public, une parole d'adieu à tous ceux qu'il avait enfantés à Jésus-Christ, à ses chers habitants de Montbernage, de Saint-Saturnin, de Saint-Simplicien et autres lieux¹. Il le fit dans les termes les plus paternels et les plus touchants, leur recommandant à tous *d'aimer ardemment Jésus, de l'aimer par Marie*, et de faire éclater partout leur dévotion envers la très sainte Vierge; de ne pas manquer *d'accomplir fidèlement leurs promesses de baptême*, de dire, tous les jours, *le chapelet* en public ou en particulier, et de *fréquenter les sacrements*, au moins tous les mois.

Après avoir ainsi donné cette satisfaction à la piété et à l'affection de son cœur, Montfort pria le frère Mathurin de l'attendre à Poitiers ou dans les environs, et il partit, le jour même, pour la capitale du monde chrétien.

Le carême de l'année 1706 venait de commencer.

« Le pieux pèlerin, dit Grandet, fit ce long et pénible voyage à pied, en jeûnant, sans argent, résolu de demander l'aumône durant tout le voyage, abandonné à la divine Providence, ne portant avec lui que la sainte Bible, son bréviaire, un crucifix, son rosaire,

¹ Ces centres paroissiaux n'existent plus à Poitiers; la Révolution, complétant l'œuvre des guerres de religion, les a fait disparaître. — Poitiers avait jadis jusqu'à *vingt-quatre paroisses* dont quelques-unes n'avaient pas plus de *cent paroissiens*. Les églises ou chapelles de ces paroisses minuscules ont été rasées ou sont devenues des chapelles de communautés, ou bien encore ont été affectées à des usages profanes. — Ce qui reste aujourd'hui de l'église *Saint-Simplicien*, dans le quartier qui porte encore le nom du saint martyr, est devenu une école dirigée par les *Filles de la Sagesse*.

une image de la sainte Vierge et un bâton à la main.

« Il n'est pas concevable combien il souffrit de peines, d'humiliations et de fatigues, pendant tout le voyage. Il fut cent fois rebuté par les curés et par les gens auxquels il demandait l'hospitalité. Souvent il fut obligé de coucher à leur porte, ou sous le vestibule des églises, parce qu'on le prenait pour un espion ou un prêtre vagabond, et, contre son ordinaire, il fut quelquefois contraint de prendre l'honoraire de ses messes pour pouvoir subsister.

« Il logea, quand il put, dans les hôpitaux; enfin il fit un voyage d'apôtre. »

Allant à Rome, Montfort, le grand dévot à la très sainte Vierge, ne pouvait oublier le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette : l'attrait de son amour filial et de sa piété l'y conduisit comme naturellement. Il y demeura quinze jours, et aurait volontiers élu domicile dans la *santa casa*, tant il s'y trouvait heureux et comme chez lui. N'était-il pas dans la maison de sa Mère?...

Un habitant de Lorette, frappé de sa sainteté, lui offrit, durant tout ce temps, le vivre et le couvert dans sa demeure; mais il ne voyait guère son hôte que la nuit; car, pendant le jour, Montfort habitait et conversait avec Jésus, Marie et Joseph, qu'il voyait et entendait dans la foi vive et le silencieux recueillement de son cœur. Notre pieux pèlerin s'arracha avec regret à ces lieux bénis pour reprendre le chemin de Rome.

« A deux lieues de la ville, continue Grandet, ayant aperçu le dôme de Saint-Pierre, il se prosterna contre terre, pleura à chaudes larmes, ôta ses souliers et fit le reste de la route pieds nus, faisant des réflexions sur la manière dont saint Pierre était entré dans cette grande

ville, sans train, sans argent, sans amis, n'ayant qu'un bâton à la main, et, pour tout bien, que la pauvreté d'un Dieu crucifié.

« Il arriva enfin à Rome, bien fatigué et fort épuisé; et, après quelques jours de repos, il fit demander une audience au pape Clément XI par le P. Thommasi, théatin. »

Ce savant religieux, avec lequel il avait conféré plusieurs fois sur la pratique de sa *parfaite dévotion envers la très sainte Vierge*, et qui appréciait fort sa méthode d'évangélisation, fut alors pour lui un utile et bienveillant protecteur.

« Le Pape, dit Grandet, ayant fixé le jour de l'audience au 6 juin, M. Grignon demanda en quelle langue il fallait haranguer le Saint-Père, et ayant su que c'était pour l'ordinaire en latin, il fit un discours fort court, mais très éloquent, qu'il prononça en cette langue, après avoir été admis à baiser les pieds du pape.

« Clément XI le reçut avec beaucoup de bonté, et, après sa harangue, il lui dit qu'il pouvait lui parler en français, qu'il entendait assez pour y répondre. M. Grignon lui ayant proposé d'aller faire des missions en Orient pour convertir les infidèles, le Pape lui repartit : *Vous avez, Monsieur, un assez grand champ en France pour exercer votre zèle; n'allez point ailleurs, et travaillez toujours avec une parfaite soumission aux évêques dans les diocèses desquels vous serez appelé. Dieu, par ce moyen, donnera bénédiction à vos travaux*¹.

¹ Que le souverain Pontife, en parlant ainsi, ait eu en vue l'hérésie janséniste dont la France était alors infectée, et qu'il l'ait implicitement désignée aux attaques du vaillant missionnaire, cela ne fait aucun doute pour

« M. Grignon présenta ensuite un crucifix d'ivoire au Pape, suppliant Sa Sainteté d'y attacher une indulgence plénière pour tous ceux qui le baiseraient à l'heure de la mort, en prononçant les noms de Jésus et de Marie avec contrition de leurs péchés : ce qu'il lui accorda.

« Il se servait ordinairement de ce crucifix dans les missions pour exciter le peuple à la contrition, en leur montrant les plaies du Sauveur.

« Clément XI lui donna aussi le titre de *missionnaire apostolique*, et lui recommanda surtout de bien enseigner la doctrine chrétienne aux peuples et aux enfants, et de faire renouveler partout l'esprit de christianisme par le *renouvellement des promesses du baptême*. »

C'était la confirmation, par le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, de sa méthode d'évangélisation, et Clément XI ne fit, en somme, que consacrer, encourager et bénir sa mission providentielle, telle que le Bienheureux l'avait commencée et poursuivie jusqu'à ce jour.

Fort de cette approbation et de ces encouragements, Montfort partit de Rome rassuré et satisfait, plus embrasé que jamais du feu de l'amour divin et rempli d'un nouveau zèle pour la conquête des âmes.

Jusque-là, il semble qu'il n'avait fait que des essais; il marchait dans sa voie, encore timide et hésitant; mais,

quiconque voudra réfléchir à tous les soucis que causait alors à la papauté cette hérésie subtile, hypocrite, impudente; aux condamnations dont elle fut l'objet de la part de Clément XI lui-même, notamment dans la bulle *Vineam Domini Sabaoth* et la célèbre constitution *Unigenitus*, dirigée contre Quesnel et son livre des *Réflexions morales* et, en général, contre tous les partisans du *silence respectueux*. Évidemment, c'est contre ces audacieux semeurs d'ivraie et de zizanie que le Père commun des fidèles envoya ce fidèle et infatigable ouvrier. La suite de son histoire nous montrera qu'il l'avait ainsi compris lui-même.

dans cette audience mémorable du 6 juin 1706, il reçut de Pierre lui-même comme l'investiture de l'apostolat, et la consécration de sa doctrine et de sa méthode. Cette date marque donc une phase nouvelle et des plus importantes de sa vie de missionnaire, que ses historiens n'ont peut-être pas assez remarquée.

Son retour se fit pendant les grandes chaleurs de l'été; il fut pour lui plus pénible encore que l'aller.

Le 25 août, fête de saint Louis, son patron, le pieux pèlerin arrivait à Ligugé, où il retrouva le frère Mathurin, qui l'attendait. Celui-ci le reconnut à peine, au premier abord, tant il était changé, hâlé par les ardeurs du soleil et affaibli par un voyage de près de cinq cents lieues¹.

De Ligugé Montfort se rendit à Poitiers, dans l'intention de s'y reposer pendant quelques jours; mais il y était à peine arrivé que l'évêque, averti de sa présence, lui intima par son secrétaire l'ordre de quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

L'humble prêtre ne méritait pas une pareille réception; il obéit néanmoins sans mot dire, et se retira immédiatement chez un prêtre de ses amis, à six lieues de Poitiers; et là, dans une retraite de huit jours, consulta Dieu sur la détermination qu'il devrait prendre.

¹ Ligugé, on le sait, est un lieu de pèlerinage à jamais célèbre par le monastère que saint Martin s'y construisit au IV^e siècle, et les miracles qu'il y opéra. Montfort, arrivant de Rome avec la mission d'évangéliser la Bretagne et le Poitou, voulut mettre son apostolat sous la protection de ce grand apôtre de notre contrée, qui lui avait frayé la voie près de treize siècles auparavant.